

Fabienne Juhel

Les oubliés de la lande

l
a
b
r
u
n
e

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est un endroit si isolé qu'aucun chemin n'y mène. Une contrée sauvage qu'aucune carte ne mentionne. C'est un village sans nom. Un trou noir. Ils sont une trentaine à vivre là, oubliés dans la lande. Tous ont une bonne raison de s'y être réfugiés. Il y a ceux qui craignaient la mort. Ceux qui ne pouvaient imaginer leur vie sans l'homme qu'ils aimaient. Et les autres, aux motivations moins avouables.

Mais cette quiétude éternelle va être foudroyée, le premier jour de l'été. Tom, l'unique enfant de la communauté, fait une découverte macabre : le corps d'un inconnu, aux portes du village. Il a déjà été témoin d'autres événements inexplicables. Quelqu'un aurait-il réveillé les vieux démons ?

Dans son cinquième roman, Fabienne Juhel mène l'enquête avec une redoutable efficacité, fouillant le passé de chacun de ses personnages pour en dévoiler les plus funestes secrets. Roman à suspense, *Les Oubliés de la lande* nous offre une remarquable réflexion sur le sens de la vie, ce temps compté qui donne tout son prix aux instants vécus.

FABIENNE JUHEL

Née en 1965 à Saint-Brieuc, Fabienne Juhel vit en Bretagne. Elle est notamment l'auteur des *Hommes Sirènes* (2011) et de *À l'angle du renard* (2009), prix du roman Ouest-France/*Étonnants voyageurs*.

Du même auteur

Les hommes sirènes, la brune, 2011
Damned, Les enquêtes de Léo Tanguy, t.11, Coop Breizh, 2010
À l'angle du renard, la brune, 2009 (Babel n° 1130, 2012)
Les bois dormants, la brune, 2007
La verticale de la lune, Zulma, 2005

© Éditions du Rouergue, 2012
ISBN 978-2-8126-0430-0
www.lerouergue.com

Fabienne Juhel

Les oubliés de la lande

— l
— a
— b
— r
— u
— n
— e

Extrait de la publication

À mon père qui m'a parlé d'une cabane
et m'a fait découvrir tout un village...

*J'entends comme un bruit de crécelle...
C'est la male heure qui m'appelle.
Tristan Corbière, « Heures »,
Les Amours jaunes.*

Mathusalem vécut encore 782 ans,
et il engendra des fils et des filles.
La durée totale de la vie
de Mathusalem fut de 969 ans ;
puis il mourut.
La Sainte Bible, « Genèse », 5, v. 26-27.

Genèse

Le voyageur arriva épuisé aux portes du village.

Il avait marché de longues heures dans une lande tout à fait déserte, ravinée par les déluges qui s'abattaient souvent dans la région, aujourd'hui mangée de soleil. La godasse achoppant sur de petits cailloux têtus. Il s'était emmêlé les pieds dans des barbelés de ronciers où s'accrochait du crin de sanglier – un peu de fibre de ses chaussettes maintenant. Sa progression était lente. Les stridulations assourdissantes des grillons pesaient comme du goudron frais collé à ses semelles.

L'homme se fiait uniquement aux indications de la vieille.

Il avait cherché en vain un début de sentier, un cairn édifié par un randonneur ou l'empreinte d'un pas de braconnier. Mais aucun chemin carrossable ne traversait ces arpents de bruyère. Pas un sentier, aucune borne. Parfois une piste, celle d'un animal sauvage qu'il avait suivie distraitemment pour se prouver qu'il n'était pas encore perdu ni tout à fait fou.

Le voyageur s'arrêta pour reprendre son souffle ; il contempla la distance parcourue et mesura celle qui lui restait à couvrir avant d'atteindre la pinède. La ligne des résineux formait une crête ondulée et noire. Il ferait bon la traverser en ce milieu d'après-midi. Après, il lui faudrait gravir ces massifs rocheux, aperçus ronds et dodus dans le lointain.

Il pensa à des dos de baleines.

L'homme n'était plus tout jeune. Sous le chapeau de paille dont il avait rabattu les bords à l'aide d'un lacet noué sous le menton, un visage maigre où disparaissaient des yeux chassieux d'un bleu presque transparent ; accrochés aux sangles de son sac à dos comme autant de barrettes des doigts aux articulations noueuses, déformés par l'arthrose. Ses jambes arquées l'apparentaient à quelque gros insecte à carapace moirée. C'en était même risible. Avec le poids du sac et les heures de marche, il progressait l'échine courbée, le regard aimanté par les paillettes de quartz incrustées dans les cailloux, sourd au langage des signes qu'on appelait dans la région des *inter-signes* – à l'évidence, le voyageur n'était pas d'ici.

Totalement indifférent au vol circulaire des corneilles, il ignora la croix de plumes dessinée par un faucon crécerelle au-dessus de sa tête.

Son ignorance du langage premier du monde était l'œuvre du temps sur la chair. L'œuvre de la raison sur la conscience animale.

Si quelqu'un avait aperçu la silhouette du voyageur griffant le ciel bleu depuis la lande rousse, il aurait pensé à un sarment tout sec ou aux racines d'une souche fossilisée interrogeant le ciel à l'envers. Peut-être aussi à un épouvantail enlevé par les vents d'hiver et planté là, par hasard, dans cette terre aride et sèche qui n'enfantait plus que des cailloux.

L'homme ne transpirait pas. Il n'avait plus rien à perdre.

Il avait bu la dernière goutte d'eau de sa gourde deux heures plus tôt. Il avait mangé son dernier sandwich à la salade et au jambon ; il avait gobé son dernier œuf. Il s'était délesté de tout ce dont il pourrait se passer désormais : une tente canadienne camouflage Woodland, un miroir de poche qui avait appartenu à sa femme, les cachets pour son cœur – il n'en renouvellerait pas l'ordonnance.

Il fit glisser sa carte d'identité de son porte-cartes. Il la tint un instant dans la paume de sa main droite, souriant à cet homme à qui il ne ressemblait plus. Il lut à voix haute sa date de naissance. Il était né le 11 septembre 1937, à Paris, le jour de l'attentat de La Cagoule au 4, rue de Presbourg.

Il se rappelait que sa mère avait longtemps conservé l'article relatant l'attentat. Elle l'avait glissé dans la première page de son album de naissance comme on marque un jour d'une pierre blanche, persuadée qu'à un acte de barbarie correspondait une preuve de bonté sur Terre. Une question d'équilibre entre les forces agissantes dans le monde, disait-elle.

L'album avait été perdu à la suite d'un déménagement et plus personne ne se souvenait du 11 septembre 1937, remplacé dans la mémoire collective par un autre 11 septembre bien plus spectaculaire.

Combien d'enfants étaient nés ce jour-là ?

L'homme abandonna sa pièce d'identité sous un caillou. Il jeta encore le journal du jour et le roman de cet Américain lu ce matin dans le train.

Le roman parlait d'une route, d'un homme et de son petit garçon qui cheminaient vers l'océan pour survivre.

Le voyageur allait, lui, vers l'ouest. Le soleil s'y coucherait dans quelques heures.

Il se fit la remarque que c'était le premier jour de l'été, le jour le plus long dans le calendrier, et pensa à tous ces solstices d'été vécus sans qu'il y prît garde, et aux grands bûchers que les hommes allumeraient tout à l'heure.

L'homme se dit qu'il était pareil à un vieil éléphant sur le chemin du cimetière des éléphants. Sauf que ce n'était pas une nécropole qu'il cherchait, mais son exact contraire.

Un certain village dont lui avait parlé la vieille.

Le village sans nom

L'homme l'avait rencontrée dans le métro.

Aussitôt, il avait été fasciné par elle. Par son allure extravagante, presque exotique, par son indifférence aux mouvements de la foule dense à cette heure de pointe, comme au lieu où elle se trouvait – sauf en ce qu'il participerait de l'objectif qu'elle s'était fixé, ainsi qu'il le comprendrait bientôt.

Elle se tenait au bord de la voie, campée sur la ligne jaune. Au-delà de cette ligne, le danger était réel : le souffle d'une rame, la poussée d'un déséquilibré, les prémices d'un étourdissement, et la tragédie s'écrivait à l'encre noire dans un quotidien.

La vieille femme portait une robe gris perle en laine qui découvrait ses bras nus et ridés ; les os iliaques saillaient sous le lainage. Elle avait chaussé des escarpins vernis rouges à bride et à talons plats, passés de mode.

Il sembla à l'homme que sa mère portait exactement les mêmes pour aller danser dans les guinguettes des bords de Seine.

Cette femme a l'âge d'être ma mère, se dit-il, bien que cela lui parût impossible, ayant lui-même atteint l'âge qu'elle avait quand elle était morte.

Les cheveux de la femme étaient défaits. Longs et lisses comme des plumes mouillées. On aurait dit un échassier décharné qui attend un coup de vent pour s'envoler.

Soudain, une femme l'avait saisie par le bras ; elle l'avait obligée à s'asseoir en lui demandant si ça allait.

Un seul siège le séparait maintenant de la vieille.

– Je suis infirmière. Je peux vous aider. Voulez-vous que j'appelle quelqu'un pour venir vous chercher ? Un médecin ?

La vieille eut un étrange sourire. Elle ne répondit pas.

Alors, l'homme remarqua qu'elle ne portait pas de cabas, qu'elle n'était encombrée d'aucun sac de ces magasins à enseigne tapageuse sur les boulevards. Peut-être n'avait-elle pas d'argent ni de papiers sur elle.

Quand une rame arriva, l'homme n'y monta pas. L'autre femme, après un dernier coup d'œil jeté sur sa protégée, se décida à y prendre place.

– Mon travail m'attend à l'hôpital, avait-elle dit pour se justifier.

Elle avait regardé du côté de l'homme, comptant sur son aide. L'attention qu'il avait manifestée lors de leur bref échange ne lui avait pas échappé. Mais c'était peine perdue : l'homme avait justement atteint cet âge qui rend les hommes insensibles au bonheur comme au malheur de leurs semblables.

Il n'avait même pas détourné le regard. Il n'avait pas honte de son indifférence. Elle lui était naturelle et familière, survenue en même temps que ces méchantes tavelures sur ses mains et ses difficultés à uriner.

L'homme décida d'attendre le prochain train en compagnie de la vieille.

Quand ils furent seuls sur le quai, elle tourna lentement sa tête vers lui.

Un frisson le parcourut parce qu'il lui avait semblé soudain que la Mort en personne était assise à ses côtés. Le visage de la femme avait perdu depuis longtemps ses formes pleines ; il était couleur de cendre. Les yeux paraissaient d'autant plus grands que les lèvres et le nez disparaissaient sous la peau sillonnée de plis, qu'on eût dite cousue et tirée vers l'intérieur.

Et la vieille avait eu comme un sursaut – quelque'un avait tourné la clef logée dans son dos pour animer l'épouvantail qui lui tenait lieu encore de corps. Elle avait commencé à lui parler. Au début d'une voix grave, si basse et lente que l'homme l'entendit à peine, puis avec un débit plus rapide traversé d'accents rauques.

– Je vais vous confier un secret...

Le quai recommençait à s'emplir. Un écran indiquait un train à l'approche.

– Telle que vous me voyez, j'ai cent sept ans.

L'homme n'était pas étonné. La vieille était tellement maigre, un vrai sac d'os, qu'il ne donnait pas cher de sa peau.

Il avait déjà remarqué comment chez les très vieilles personnes le corps s'allège, s'amenuise et rapetisse ; comment il se recroqueville en vue de l'ultime voyage, comme si l'enveloppe matérielle voulait se faire la plus légère possible, la plus discrète, avant de retourner à son dernier état de poussière.

– Et j'aurais pu en avoir cent de plus si j'avais voulu. Si j'étais restée au village avec Émilie, Jason, l'enfant et les autres...

L'étrangeté de la déclaration ne le surprit pas davantage.

Alors, elle lui avait parlé du village. Un endroit si isolé qu'aucun chemin n'y menait. Une contrée si sauvage, si reculée qu'aucune carte n'en parlait. Une terre si improbable que même la Mort ne s'aventurerait pas jusque-là.

Un village sans nom. Sans légitimité officielle, sans adresse, inconnu des cartographes, des radars et des satellites...

– Vous marcherez au milieu des cailloux et du silence avant de l'atteindre. Vous songerez à un paysage lunaire.

Une rame était arrivée. Tous les deux l'avaient laissée partir, comme ils laisseraient filer les suivantes.

Tout le temps qu'elle avait parlé, elle fixait le quai en face. Elle calculait la force qu'il lui faudrait employer pour se dégager des bras qui voudraient encore la retenir.

Se retournant brusquement vers lui, elle avait dit :

– Comprenez-vous ?

Il avait presque sursauté au ton autoritaire de la femme.

– Oui, avait-il répondu mécaniquement.

Tout étonné d'acquiescer à ce que n'importe qui de sensé aurait traité de fadaïses. Des ruminations de vieille personne.

Alors, elle l'avait renseigné sur la direction à suivre en s'aidant du soleil déclinant entre les dos bleus des montagnes rabotées qu'on appelait, là-bas, *Les Mamelons de la Vierge*, puis les heures de marche au milieu des insectes grésillants et des couleuvres bleues, et enfin, ces portes reconnaissables entre toutes.

– Scellées dans la rocaille, elles signalent la fin de la lande. Elles ouvrent la voie vers le rêve insensé... Une folie !

Il ne sut pas à quel moment la vieille n'avait plus été à côté de lui, ni quand sa voix s'était éteinte.

Les portes

La vieille n'avait pas menti.

Le chemin carrossable commençait après ces portes, encore n'était-ce qu'un sillon éclairci, nettoyé sur les bas-côtés de ses herbes folles et de ses orties. Elles séchaient à l'endroit où elles avaient été coupées. Les ornières débordaient de trèfles en fleur et d'abeilles.

Il voulut dégager ses épaules des anses de son sac à dos pour se masser la nuque, mais n'en fit rien, absorbé par la contemplation des portes.

L'homme avait d'ailleurs failli ne pas les voir, aveuglé par le soleil à la moitié de sa course. Sans doute était-ce un leurre pour les rendre presque invisibles.

Des rouleaux d'herbes sèches s'accrochaient aux barreaux et des guirlandes de liserons mêlés aux pois de senteur formaient l'auvent d'une charmille. Dans leurs entrelacs, il repéra une hermine et le profil de deux femmes. Leurs cheveux rayonnaient comme des soleils.

Le voyageur pensa à des walkyries, ces déesses guerrières qui, au cœur du combat, désignent ceux qui doivent vivre ou périr. Sans doute parce qu'il se figurait être devenu lui-même un guerrier après avoir bataillé toute la matinée avec le soleil, les cailloux et les ronces.

Au sommet de l'ouvrage, il découvrit un crâne stylisé. Les cavités oculaires étaient ajourées, la bouche édentée, figée dans un sourire idiot.

Alors, il remarqua encore cette bizarrerie : l'extrémité des montants des grilles n'était pas la tige ronde traditionnellement surmontée d'un capuchon en forme de fleur de lys, mais des os. Des tibias sculptés.

Malgré le point de côté qui l'avait pris tout à l'heure, l'homme sourit. Un sourire semblable à une grimace.

Soit ce fut le geste de trop, l'ultime tension des muscles de la mâchoire commandée depuis un cœur fatigué, soit c'était écrit quelque part, gravé dans la pierre des premiers bâtisseurs du monde, mais un élancement sous ses côtes à gauche obligea le voyageur à s'asseoir. Des perles de sueur inondèrent son front et ses tempes grises. Toute la sueur retenue dans sa course coulait maintenant en flots ininterrompus.

Il s'affaissa. Le sac qu'il avait gardé sur ses épaules lui servit de dossier.

La seconde après, l'homme était mort, assis dans la pousière, le visage mangé d'un sourire grimaçant, étrangement ressemblant maintenant à celui du masque mortuaire au-dessus des portes.

Et les yeux grands ouverts sur un garçonnet qui chantonnait de l'autre côté des grilles.

L'enfant

Basile avait envoyé l'enfant ramasser du bois.

Il n'était pas censé s'aventurer si loin. Mais le garçon s'en fichait. Ceux qui lui faisaient office de parents n'étaient ni son père ni sa mère. Il ne les craignait pas. Du reste, Emma et Basile étaient gentils avec lui. C'étaient eux qui, les premiers, s'étaient portés candidats pour lui offrir le gîte et le couvert moyennant quoi l'enfant s'acquitterait de quelques corvées domestiques.

C'était toujours mieux que de retourner chez sa mère maquée avec un rustre !

L'enfant avait débarqué au village à la fin de l'hiver. Le mimosa était en fleurs. Tapis dans les grappes jaunes, les oiseaux y défroissaient leurs plumes.

Le gosse s'était perdu après une fugue. Il n'en était pas à son coup d'essai. Ce ne serait pas non plus la première nuit passée à l'auberge de la Grande Ourse. Cette fois-ci, pourtant, son échappée serait la bonne. Il tenait, à coup sûr, la fugue du siècle, la fugue sans retour.

Jason avait expliqué à l'enfant qu'il pouvait encore rentrer chez lui. Quelqu'un, tiré au sort, le ramènerait à son domicile, parmi les siens.

Il se souvient qu'à ce moment-là un homme avait rigolé et interrompu le discours du maire en s'écriant :

– Parmi les chiens !

Le maire avait intimé à Jos de se taire. Il avait continué à expliquer à l'enfant qu'on lui banderait les yeux, peut-être qu'on lui couperait la langue pour qu'il ne raconte le village à personne...

– Inutile, les chiens font la sourde oreille quand ils n'entendent plus la voix de leur maître ! avait déclaré l'homme, toujours ce Jos.

L'enfant s'était entendu crier :

– Je reste !

Plus par peur de souffrir que par conviction.

Depuis, il avait pris goût à cette vie qui faisait de lui un enfant de huit ans, aujourd'hui comme hier.

Et tout portait à croire qu'il le resterait encore des années.

L'enfant sifflotait. La corvée de bois convenait à sa nature. Il était un enfant du dehors. Un enfant de plein air. Un enfant des chemins de traverse.

Surtout, il pouvait disposer du temps à sa guise selon l'endroit où il avait décidé de glaner : dans la pinède, il collecterait les brindilles pour démarrer le feu ; sur les talus, il y aurait de quoi faire des fagots. Son seul impératif était de rapporter du bois avant l'heure de la soupe. Emma le gratifierait d'une caresse sur la joue et Basile d'une tape amicale dans le dos. Peut-être lui proposerait-il encore de tirer une fois ou deux sur sa pipe.

– Il n’a que huit ans ! grondait Emma.

Basile répondait que c’était l’âge où il avait fumé ses premières cigarettes.

Et puis, la donne avait changé. Le gamin aurait toujours huit ans de toute façon ; on ne pouvait pas le priver d’un petit plaisir sous prétexte qu’il y avait un âge pour faire ci et un autre pour ne pas faire ça. Car si fumer nuisait gravement à la santé, ici, on était à l’abri des conséquences.

– Ce n’est pas demain la veille qu’on verra un crabe débarquer au village ! concluait Basile, triomphal.

Content d’avoir semé la camarde loin derrière lui alors qu’on le disait condamné.

*

Une pie jacassa. Elle engueulait l’enfant. Son nid devait être à proximité. Il se mit à chanter. Un enfant est un oiseau comme un autre.

La chanson était une berceuse russe. Emma la lui avait apprise le soir de son arrivée. Un air doux et suave qui, lorsque c’était elle qui chantait, lui donnait envie de pleurer, de redevenir un tout petit enfant, rond et nu, dans le ventre de sa mère.

Mais sa voix s’étrangla bientôt. Un frisson courut sur sa nuque ; le fin duvet blond de ses bras se redressa instantanément.

Les nuits passées à la belle étoile avaient affûté ses sens. Elles l’avaient transformé en un petit animal vif et nerveux.

L’enfant n’en était pas sûr, mais il lui sembla qu’un regard insistant était accroché à ses gestes. Ni bienveillant ni malveillant...

Oui, il en était certain maintenant : *quelqu'un* l'épiait.

Il cessa sa cueillette. Il déposa son fagot à terre. Il donna à son geste la nonchalance nécessaire pour ne pas trahir sa nervosité.

Au début, il ne vit rien. Les fûts des hêtres pouvaient facilement dissimiler un homme, et les branches fournies, des enfants moqueurs. Pourtant l'impression désagréable d'être observé ne venait pas de là. Il n'y avait pas d'homme au village capable de lui faire une farce, sauf l'idiot peut-être. Mais Jason l'avait enfermé pour la journée parce qu'il avait aboyé toute la nuit sous les fenêtres de Julie, l'institutrice, dont il était amoureux. Ce n'était pas non plus des enfants farceurs, il n'y avait pas d'autres enfants que lui au village.

Alors, d'où provenait cette sensation qui lui picotait méchamment la nuque à présent ?

Il opéra un demi-tour pour faire face à l'ennemi invisible.

L'enfant ne discerna pas tout de suite le voyageur assis derrière les grilles, seulement une masse informe et à contre-jour.

Un tas de vêtements abandonné par un randonneur ? C'était peu probable. Un parachute ? Encore moins réaliste. Un gros chien endormi ?

Il en était arrivé un récemment au village. Une bête joueuse et vive. Les villageois lui avaient fait bon accueil. Mais le chien n'était pas resté longtemps. D'abord, il s'était attaché aux pas de chacun, flairant leurs traces, leurs humeurs, leurs sueurs. Quand il eut épuisé l'empreinte olfactive de tous les villageois, il les quitta.

L'enfant en fut chagriné. Le chien et l'enfant sont un peu parents, frères en jeu et associés en bêtises.

Jason avait expliqué au garçon que c'était parce que l'animal avait compris que les hurlements ne feraient plus partie

de sa palette de cris. Le chien n'avait personne à prévenir de la mort d'un proche.

– Une bête privée de hurlements peut devenir folle. Je t'assure, mon garçon, que le chien a fait le choix que sa nature lui imposait.

Alors l'enfant avait fait une croix sur le compagnon éphémère de ses jeux. À la place, il avait apprivoisé un ragondin. Un animal peu ragoûtant qu'il appela Oscar.

*

L'enfant fit quelques pas. Il prit garde à ne pas marcher sur une brindille. À mesure qu'il progressait la masse cessa d'être un chien ou un parachute pour ressembler davantage à un homme assis sur son séant.

Sans franchir les grilles – il avait bien trop peur de mourir foudroyé sur-le-champ par la colère des dieux, ou celle de Jason –, l'enfant se mit à observer l'homme.

Il s'accroupit pour se mettre à son niveau.

Le gamin n'avait jamais vu de mort et il savait bien que ce n'était pas au village qu'il aurait l'occasion d'en contempler un de si près.

Pour commencer, il s'étonna d'en voir un les yeux grands ouverts.